

Le film de Roxane *Cyrano de Bergerac* de Jean-Paul Rappeneau

Thierry Horguelin

Number 50-51, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22460ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1990). Review of [Le film de Roxane / *Cyrano de Bergerac* de Jean-Paul Rappeneau]. *24 images*, (50-51), 86–87.

LE FILM DE ROXANE

par Thierry Horguelin



Roxane (Anne Brochet) et Cyrano (Gérard Depardieu)

Une pièce classée monument national, un héros dont la faveur ne s'est jamais démentie dans l'imagination populaire, le nez le plus fameux de l'histoire après celui de Cléopâtre, la présence au générique d'un scénariste préposé obligé aux opérations de prestige de la culture subventionnée, la «performance» d'un acteur couronnée de façon non moins obligée par un jury qu'on sait friand de ce genre de prestations, un succès public d'ailleurs mérité... Il en faudrait moins pour faire de *Cyrano* un objet incritiquable, parce que situé en deçà ou au-delà du jugement. Que peut ajouter la critique à un agrément indéniable sans apporter de l'eau au moulin déjà suralimenté de ce qu'on appelle un «événement»? («La presse est unanime», comme disent les placards publicitaires). L'«événement» se suffit à lui-même. Il fait si bien écran qu'il en devient difficile (et presque déplacé) de voir le film et d'en oser, malgré tout, la critique. D'ailleurs, que *Cyrano* s'entoure de toutes les garanties culturelles, du moins de la «culture» telle qu'on l'entend aux *Beaux dimanches*, n'autorise pas à lui tenter de faux procès: Rappeneau ne pratique pas de chantage au «mieux-disant

culturel» et cette modestie est de bon augure. L'intégrité du cinéaste ne fait aucun doute. Il serait absurde de lui reprocher de n'avoir pas fait du Straub, d'autant que la mise en œuvre est ici en plein accord avec le projet, très loin au-dessus des moliériers scolaires de Roger Coggio. Néanmoins (si l'on ose dire), *Cyrano* est de ces entreprises qui ont plus qu'une facture, si elles n'ont pas à proprement parler de style, disons: une tenue, que signale déjà la musique du générique (façon *Hors-série*) à l'oreille la moins avertie.

Réussite donc, dans les limites de la voie médiane qu'elle s'est impartie, pour partie assujettie aux contraintes de la superproduction culturelle grand public et pour partie affranchie des dites contraintes. En fait, l'histoire de *Cyrano* en cache une autre, plus secrète (mais j'anticipe), dont l'épanouissement n'a peut-être pour principale entrave que l'interprète du rôle-titre. Celui-ci, dont le choix semblait si évident qu'il est sans doute une fausse bonne idée, sacré «génial», «immense» et intouchable, prouve encore une fois combien il est un acteur inégal, capable du meilleur et du moins bon, souvent au cours du même

film. Depardieu donc, qui n'a jamais eu de diction, mange ses mots et estropie consciencieusement ses vers. Il est courant à présent de juger «dépassées» ces questions de métrique et de se faire un devoir de ne pas compter jusqu'à douze, pour «faire naturel» ou sous prétexte que l'alexandrin est un «carcan» dont il faut «libérer» le théâtre, alors qu'il est d'abord un formidable tremplin depuis lequel le comédien peut prendre son envol. Témoin les seconds rôles, Roland Bertin, Philippe Morier-Genoud, Jean-Marie Winling, rompus à la scène, qui s'imposent d'emblée d'avoir la voix posée et de savoir dire des vers. Au contraire, dès l'adroite mise en place du premier acte, Depardieu, que sa voix marquée par une notable absence de timbre réduit à la gueulante aussitôt qu'il veut la faire porter, rate son entrée en scène. Faute de tempo interne, il brise dans son essor l'idée (aussi peu conforme à la tradition que juste telle qu'elle est amenée) de faire dire la tirade du nez au pas de charge et non plus comme au concours de déclamation. Et c'est d'autant plus dommage que Rappeneau fait montre, comme dans ses précédents films, d'un réel talent à filmer une scène dans son élan. Beaucoup plus convaincant mezzo voce, l'acteur touche alors par moments au pathétique.

Pour se garer des plus redoutables écueils qui guettent ce type de production, Rappeneau n'en paie pas moins son tribut aux lois du genre. À la convention supposée «fausse» du théâtre se substitue sans surprise une imagerie «réaliste» tout aussi conventionnelle qui tourne vite à l'inventaire, pistes sonores encombrées du fracas des carrosses sur le pavé à l'appui. L'acte quatrième, par exemple, s'embarque irrémédiablement dans la reconstitution obligée de ses champs de bataille, qui doit bien peu à un retour à la vérité historique et beaucoup à l'iconographie du western telle qu'elle s'est dissoute dans le téléfeuilleton de luxe. C'est alors que le film pâtit le plus de son devoir de monter un «spectacle complet»: le désir d'en offrir pour tous les goûts se résout en un simple va-et-vient entre



Le vicomte de Valvert (Philippe Volter), la lumineuse Roxane et le comte De Guiche (Jacques Weber).

scènes intimistes — les mieux réussies : scène du balcon — et scènes à déploiement — les moins personnelles —, où ces deux registres coexistent plutôt que de se féconder mutuellement.

Au contraire, l'ouverture du film, remarquable on l'a dit, surmontait ce péril par une parfaite adéquation du filmage (allant, vivacité, respiration) au fébrile désordre de la scène, en entrecroisant plusieurs actions et points de vue parallèles sous l'œil ébahi d'un gamin de dix ans qu'on reverra par la suite à quelques reprises. De prendre place dans un théâtre permettait en outre à la scène de résoudre en actes, en la mettant en miroir, l'épineuse question des rapports théâtre-cinéma. Un paradoxe connu, lorsqu'on porte une pièce à l'écran, veut qu'il faille accentuer la théâtralité du matériau d'origine pour mieux retrouver le cinéma en bout de ligne, au lieu de la congédier ou de la masquer derrière de faciles et voyants effets de caméra. *Cyrano*, sur ce point, reste fidèle à sa ligne médiane. Tantôt une idée virtuellement cinématographique dans la pièce, celle de la correspondance amoureuse, trouve à l'écran son plein déploiement : les jeux de l'échange et de la circulation du courrier, ces lettres qu'il faut glisser sous une porte

en cachette, dérober à la vue des fâcheux, lire et presser sur son cœur, sont l'objet d'un soin heureux de la mise en scène. Tantôt la peur du théâtre filmé fait tomber dans le piège du «cinéma» (au sens de «faire son cinéma»). On y gagne une diversité de surface, mais au prix, par moments, d'une dispersion de la ligne souterraine, plus discrète, mais plus précieuse, du film.

Voilà qui risquerait presque de distraire l'attention d'une idée assez belle pour passer inaperçue. Rappeneau, c'est le nœud de son adaptation, déporte le centre de la pièce de *Cyrano* vers Roxane, véritable foyer d'aimantation autour duquel gravitent Christian, De Guiche et *Cyrano*. Au point de faire de ce dernier presque un épiphénomène, tout en nuançant en retour la silhouette de ses rivaux, du moins celle de De Guiche, qui, Weber le magnifique aidant, atteint, à rebours de la conception traditionnelle du rôle, une profondeur, une complexité troublantes : son sourd désenchantement, au dernier acte, nous retient davantage que la mort de *Cyrano* (cependant, Christian, limité au départ par son emploi de jeune premier, demeure un faire-valoir).

Autrement dit : si *Cyrano* reste le personnage principal du récit, Roxane devient

le personnage central du film, magnifié par le filmage. C'est vers son visage radieux que convergent tous les regards à l'Hôtel de Bourgogne, quand l'irruption de *Cyrano* est vue comme celle d'un importun ; et c'est sa témérité, mieux que la bravoure de Bergerac, qui galvanise les Gascons sur le champ de bataille. Il est donc grand temps de relever avec quel éclat Anne Brochet est une Roxane fiévreuse et passionnée, sensuelle et tremblante, fragile dans la détermination. Et de saluer, pour finir, la probité d'artisan de Rappeneau, qui a su ménager, au cœur d'une production lourde calibrée pour répondre à son horizon d'attente, un autre film, tout de secrets accords et de sentiments mêlés. C'est celui-ci, le film de Roxane, qu'on emporte avec soi quand les rampes se sont éteintes sur le théâtre de *Cyrano*. ■

CYRANO DE BERGERAC

France 1990. Réal. : Jean-Paul Rappeneau. Scé. : Jean-Paul Rappeneau et Jean-Claude Carrière d'après Edmond Rostand. Mont. : Noëlle Boisson. Ph. : Pierre Lhomme. Mus. : Jean-Claude Petit. Int. : Gérard Depardieu, Anne Brochet, Vincent Perez, Jacques Weber, Roland Bertin, 135 minutes. Couleur. Dist. : Cinéma International